

Nelly Sachs

Lettres

choisies et présentées par Hans Hartje,
traduites par Hans Hartje et Claude Mouchard

Née en 1891 à Berlin, Nelly Sachs y habite avec ses parents jusqu'en 1940.

Son père, l'industriel William Sachs, qui pratique le piano, l'initie à une forme particulière de danse — dont les traces se retrouveront dans l'organisation expressive de ses œuvres dramatiques. Il meurt en 1930.

Dans les années 20-30, elle fréquente un cercle littéraire féminin qu'inspire la poésie romantique allemande, et qui imite le cercle de Stefan George. Ses premières publications témoignent encore de cet esprit (*Légendes et récits*, 1921). Mais la ghettoïsation des écrivains d'origine juive dans les années 30 les incite à une réappropriation de l'univers narratif et imaginaire de la tradition juive — à l'exemple de Buber, ou de Scholem (*Les Secrets de la Création*, 1935). En même temps, Nelly Sachs est fortement marquée par la rencontre des écrits de Selma Lagerlöf.

C'est grâce à cette dernière que Nelly Sachs, en 1940, réussit de justesse à fuir l'Allemagne pour la Suède, avec sa mère. Dans une situation très précaire, elle doit alors s'occuper de sa mère souffrante et tâche de gagner de quoi vivre en traduisant des poètes suédois tels que Edfelt et Ekelöf. Elle croit aussi pouvoir, par là, rendre à la Suède un peu de ce qu'elle lui doit — la vie de sa mère et la sienne. Dès lors, les poèmes qu'elle écrit lui viennent « tels », dit-elle, « que la nuit me les a tendus » (lettre du 12-9-1943). D'après sa lettre du 23-1-1957, c'est en apprenant la mort « de martyr » du seul homme qu'elle ait jamais aimé, qu'elle écrit *Éli*.

Dès 1947, ses premiers poèmes paraissent en Allemagne, d'abord, à l'instigation de Johannes R. Becher, dans le *Aufbau-Verlag* (*Dans les Demeures de la mort*), puis, grâce à Peter Huchel, dans la revue *Sinn und Form*. Mais, à ce moment, le climat inter-allemand et la guerre froide réduisent la possibilité de publication et de diffusion, au point qu'une partie du tirage de *Obscurcissement de l'étoile* (1949) dut être mise au pilon, bien que le livre ait été accueilli favorablement par la critique.

Sa mère meurt en 1950.

En 1951, *Éli — Mystère de la souffrance d'Israël* parut en Suède, en souscription, à 200 exemplaires. Quelque chose des rapports de Nelly Sachs avec l'Allemagne se joue désormais dans la destinée de cette œuvre.

Celle qui, en 1957, n'a pas « l'intention de venir en Allemagne » et ne veut y aller qu'à travers « le livre » (*Et nul ne sait comment continuer*), celle qui dira qu'« il n'y a rien là pour l'Allemagne, je le sais, je le sens » (*Éli*), celle enfin qui tient à « disparaître derrière (son) œuvre », qui veut « demeurer dans l'anonymat » et ne veut que « déposer (ses) choses nées de la nuit pour aussitôt disparaître dans la nuit » — il aura fallu un concours de circonstances pour qu'elle accepte enfin de se rendre, ne fût-ce que pour une journée, sur le sol allemand, à l'occasion de la remise du Prix des Trois Nations, à Meersburg, en 1960.

Éli est créé, par Alfred Andersch, à la radio de l'Allemagne du Sud, en 1958. Nelly Sachs, revenant sur ses réticences initiales, en est bouleversée. C'était déjà Andersch qui, dès 1956, avait publié, dans la revue *Texte und Zeichen* qu'il dirigeait, des textes de Nelly Sachs ainsi que ses traductions du suédois.

En 1959, la radio suédoise crée *Éli*, opéra de Moses Pergament sur le texte de Nelly Sachs. Cette fois, c'est une profonde déception : « J'ignorais que l'on allait chanter, déclare Nelly Sachs, Moses avait toujours parlé de voix de récitants. »

À la même époque, Nelly Sachs est appelée par Walter A. Berendsohn à collaborer à la biographie qu'il veut lui consacrer — entreprise qu'elle finit par rejeter catégoriquement.

Alors qu'elle croit sentir que son œuvre est de mieux en mieux reçue en Allemagne, alors que la vie lui devient de plus en plus difficile sur sa terre d'asile, la Suède, Nelly Sachs apprend que, pour la remise du Prix des Trois Nations, elle est invitée à venir en Suisse, d'où elle pourra se rendre, pour une seule journée, sur l'autre rive du lac de Constance, à Meersburg.

Le voyage est « un conte de fées ». C'est la consécration littéraire (elle a été élue membre correspondant de la « Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung », en 1957) et la rencontre, enfin, avec des écrivains qu'elle admire, comme Ingeborg Bachmann et Paul Celan. Avec la famille de ce dernier, elle va passer quelques jours à Paris, avant de retourner en Suède.

Or, c'est à son retour que Nelly Sachs s'effondre, physiquement et psychologiquement. Serait-ce ainsi que le passé finit par avoir raison de sa victime ? Pendant trois ans, elle se croit l'objet de persécutions électro-acoustiques, qu'elle met en rapport avec le procès Eichmann à Jérusalem ; elle traverse des périodes de profonde dépression, fait de longs séjours en hôpital psychiatrique — où elle subit des électrochocs —, tout en continuant à écrire des poèmes et des « tentatives scéniques ».

En 1964, le Groupe 47 tient une réunion dédiée à Nelly Sachs, à Sigtuna : c'est pour elle l'occasion de rencontrer la « nouvelle jeunesse » allemande, à laquelle il lui importe tant de s'adresser.

En 1965, elle reçoit, à Francfort, le Prix de la Paix, décerné par le Syndicat du Livre allemand.

En 1966, en même temps qu'à Joseph Agnon, le Prix Nobel de Littérature lui est attribué.

Elle meurt le 12 mai 1970, à Stockholm.

Hans Hartje

Remarques

1. Nous signalons la parution prochaine d'un volume rassemblant une nouvelle traduction de poèmes de Nelly Sachs par Martine BRODA, ainsi que la traduction, par Hans HARTJE et Claude MOUCHARD, d'*Éli - Mystère de la souffrance d'Israël*, et d'un choix plus vaste de lettres, couvrant la période de 1921 à 1970, dans la collection L'extrême contemporain, chez Belin.

2. Les lettres qui suivent sont choisies dans et traduites d'après l'édition allemande, *Briefe der Nelly Sachs*, parue chez Suhrkamp en 1984. Elle comprend 235 lettres, la numérotation en-tête des lettres publiées ici renvoie à l'édition originale.

3. Nelly Sachs fait, dans ses lettres, un usage par-

fois bien singulier de certains termes, locutions ou tours syntaxiques. « *Le Mien* », « *mes choses* » ou encore « *mes tentatives* » en sont des exemples. D'autre part il y a de nombreuses phrases sans nom personnel sujet, commençant donc par le verbe, phénomène stylistique qui se retrouve dans *Éli*. Certaines particularités s'expliquent enfin par le fait qu'elle a passé les trente dernières années de sa vie en Suède et qu'elle a été traductrice du suédois.

4. Les titres des recueils sont cités d'après les premières traductions par L. Richard, les œuvres non-traduites (notamment les textes dramatiques) sont citées sous leur titre allemand.

104 A Walter A. Berendsohn, Stockholm

Stockholm, le 23.1.57
Bergsundsstrand 23

Cher Walter,

Voici ce que je me suis dit : puisque tu as la gentillesse de parler d'*Éli* à la radio de Stuttgart, je voudrais te raconter un peu comment il m'est arrivé d'avoir tout d'un coup à écrire ce morceau nu et fumant de calamité humaine.

Une nouvelle horrible m'a accablée — la mort d'une personne très proche, une véritable mort de martyr. Nous étions arrivées ici traquées à mort. Maman revivait chaque nuit la terreur. Pauvreté — maladie — désespoir total. Ne sais pas, aujourd'hui encore, qu'en fin de compte j'ai survécu. Mais l'amour et la responsabilité pour la dernière personne aimée qui me restait m'a donné du courage. C'est ainsi que sont nés *Les demeures de la mort*, et, presque en même temps, *Éli*. Ce dernier, je l'ai écrit ou plutôt il s'est révélé à moi en trois nuits dans des circonstances où je me sentais

déchirée, et comme je n'osais pas allumer dans l'unique pièce que nous habitions afin de ne pas déranger le repos nocturne de ma mère, si précieux tant il était rare, j'ai tâché de répéter encore et encore dans ma tête ce qui avait lieu, là, dans l'air, là où la nuit était déchirée comme une plaie. Le matin je notais ce que j'avais retenu, aussi bien que je le pouvais, ou j'essayais de redéchiffrer ce que j'avais griffonné dans l'obscurité, ce qui se faisait beaucoup plus difficilement. C'est de cette manière qu'*Éli* est né. Jamais je n'aurais pensé que cette pièce nocturne eût vraiment quelque chose à voir avec le véritable théâtre ou avec l'art. Il m'est arrivé la même chose avec *Les demeures de la mort*. Puis vint, comme tu sais, *Obscurcissement de l'étoile*, toujours près de la frontière entre vie et mort — toujours près du lit de malade de ma mère aimée. Et enfin *Et nul ne sait comment continuer* où ma vie se penche loin au-delà de la frontière que notre peau nous impose.

Voilà, cher Walter, tout ce que je tenais à te dire, à toi qui a été le premier à te battre pour *Éli*. C'est Sivar Arnér qui va pour la première fois en donner une lecture et c'est pour moi un bonheur tout particulier qu'il en soit à ce point touché. Est-ce que tu as bien envoyé *Éli* à Kurt Pinthus ? Alfred Andersch est une des personnes les plus fines et les plus courageuses que je sache en Allemagne. C'est à lui que je dois tant là-bas.

Mes meilleures salutations !

Ta Li

112 A Alfred Andersch, Tessin

Stockholm, le 1.10.57
Bergsundsstrand 23

Cher, vénéré Monsieur Andersch,

Comme c'est bien d'apprendre que vous allez tous bien, nous nous faisons déjà du souci de ne pas vous voir arriver en Suède. Vous voyez par là que la famille Andersch a déjà obtenu en quelque façon le droit d'être ici chez soi. En même temps, je comprends que vous ayez choisi le Tessin. Même pour ceux qui sont du pays, les longs hivers glacés d'ici, et surtout dans la campagne, sont souvent durs à traverser.

J'ai reçu le livre¹ et je suis déjà arrivée presque à la fin. Si j'écris déjà, c'est que je voudrais vous dire au plus vite (en fait je voudrais dire la même chose que Walter Muschg, à savoir que je le trouve merveilleux) : vous êtes comme toujours celui qui est touché le plus profondément et vous entrez, vous vous moulez en terre inconnue, et savez néanmoins la conquérir pour tous, pas seulement pour les quelques-uns qui savent vous suivre. Vous atteignez tant de territoires où le langage n'a pas encore eu accès — vous vous défaites des frontières sans dissoudre la forme. Soyez remercié, ô combien ! J'ai déjà contacté Johannes Edfelt et nous ferons tout notre possible pour que le livre trouve sa place en Suède. Edfelt a également approuvé ma proposition de tenter de placer le livre, au cas où Bonnier

1. Alfred Andersch, *Sansibar oder der letzte Grund*, Olten 1957.

donnerait une réponse négative, chez Wahlström & Widstrand qui éditent de nombreux textes traduits de la plus haute difficulté, p. ex. Djuna Barnes. Je lui enverrai le livre dès que j'aurai fini de le lire et je vous tiendrai au courant du résultat de nos efforts. Sivar Arnér était récemment à Prague et il est encore en voyage mais j'aurai bientôt l'occasion de lui parler.

Il y a quelques jours nous avons ici Rudolf Sellner avec l'*Iphigénie*. Ce fut pour moi bouleversant. Ce cri qui réclame de l'humanité, c'est à peine si quelqu'un a encore assez d'oreille pour l'entendre. A l'entr'acte Sellner m'a fait venir auprès de lui et m'a donné de si grands espoirs au sujet de mes tentatives dramatiques — qu'il a depuis quelque temps entre les mains — que j'ai réellement repris espoir.

Mon ignorance en matière de construction dramatique ne lui semblait nullement tragique ; dans le nouveau drame ce qui importe surtout, selon lui, c'est la parole poétique.

Mon livre² doit sortir pour la Foire du livre de Francfort et ce n'est pas seulement à cause de vos initiales que vous figurez le premier sur la liste que j'ai envoyée à Ellermann et qui comporte un registre des adresses de ma famille allemande. Que *Texte und Zeichen* puisse renaître sous votre direction, c'est le souhait de mes amis d'ici et c'est le mien. Nous y contribuerons autant que nous pourrons. A vous et à Madame Gisela mes salutations et mes meilleurs souhaits. [...]

Je n'ai pas l'intention de venir en Allemagne. C'est seulement le livre qui devait vous parvenir.

Bonne chance !

Votre Nelly Sachs

113 A Johannes Edfelt, Rönninge

Stockholm, le 14.10.57
Bergsundsstrand 23

Cher Johannes,

Je viens juste de traduire en allemand ta belle réflexion³ au sujet de *Texte und Zeichen* parue aujourd'hui dans le « Dagens Nyheter » et je l'ai aussitôt envoyée à Andersch avec tes salutations personnelles. Par là nous ferons plaisir à cet homme si vaillant et si fin. Et puis : merci beaucoup pour ton mot. Je savais bien que tu me comprendrais là encore, là où, dans mes dernières choses, j'ai osé faire le saut jusqu'où nul ne s'est aventuré, là où la nuit a été traversée de souffrance. Toi, tu sais entendre là où seul ce qui est muet parle encore dans la douleur transie de mort. J'ai pensé, en réalité, que je ne pourrais jamais publier la plupart de ces poèmes de mon vivant, mais alors je me suis dit — l'homme, comme il disparaît vite — et puis cela pourrait apporter un souffle à d'autres que brûlent les flammes.

Nelly

2. Et nul ne sait comment continuer.

3. Johannes Edfelt, *Tyskt mellan öst och väst* (De l'allemand entre Est et Ouest) in : « Dagens Nyheter » (Journal libéral. Stockholm), 14.10.1957.

23.10.57

Mes chers et bons Johannes et Brita,

Aujourd'hui est arrivée une belle lettre de Karl Krolow à l'occasion de la parution de mon nouveau recueil de poèmes⁴ dans lequel, « par un déploiement exemplaire, vit l'homme de notre temps — l'humain et l'inhumain se rencontrent dans des vers aussi obscurs que rayonnants. Nous vous avons élue membre⁵ », c'est ainsi qu'il termine, « en une belle unanimité ». Ah, mes chers, je dois d'abord apprendre à comprendre après tant de souffrance ce que signifie la joie. Je me réjouis également pour mon courageux éditeur car, d'après ce que m'écrit la maison d'édition, il y a déjà de nombreuses commandes pour le livre. Ainsi du moins ne faudra-t-il pas le mettre au pilon comme *Obscurcissement de l'étoile*. J'espère que *Texte und Zeichen* reparaitra et que j'aurai l'occasion d'y faire publier tes si merveilleux poèmes en prose.

Votre Nelly

115 A Alfred Andersch, Tessin

Stockholm, le 30.10.57
Bergsundsstrand 23

Cher et vénéré Monsieur Andersch,

Votre livre me revient à l'instant de la maison d'édition de Norstedt. Johannes Edfelt et moi sommes très heureux que Bonnier ait finalement décidé de prendre votre ouvrage, ce qui au fond allait de soi.

Le Professeur Berendsohn a fini par vaincre pour de bon ma résistance à vous envoyer *Éli*. Mais il n'y a rien là pour l'Allemagne, je le sais, je le sens. C'est un début, ma première pièce, et elle a été toute entière écrite dans le feu d'une épouvantable souffrance, à la même époque que *Les demeures de la mort*. Rudolf Sellner disposait de *Abram in Salz* qui a été écrit pour tenter de ranimer le très ancien théâtre culturel qui jadis commença à prêter aux sentiments élémentaires des hommes une première expression. Je l'avais conçu pour mime, mot et musique d'accompagnement. Comme le mouvement du corps est d'origine végétale et donc antérieur à la parole il était naturel de faire passer les chœurs des possédés en zig-zag et les chœurs de la soif et de la chasse emportés dans une vague défaite vers le Dieu-lune Sin. Tous tentent de briser une mystérieuse captivité. Le roi-chasseur Nimrod incarne la soif de chasse pour les chœurs qui, somnambules, sont attirés par la lune. La recherche d'un « au-delà » a commencé. Les animaux du zodiaque terrestre, proie sanglante de Nimrod, se mettent à briller dans le ciel lorsque Abram, âgé de 15 ans, sort de la grotte aux morts dans laquelle on l'avait jeté. Il y a pour ainsi dire échange de sang avec les astres. Arraché à un mal du pays qui lui déchire presque le corps, il est chassé dans les sphères dénuées d'images.

4. *Et nul ne sait comment continuer.*

5. Nelly Sachs venait d'être élue Membre correspondant de la « Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung » (Académie allemande de langue et littérature) à Darmstadt.

C'est sous cette forme que cela fut pensé. Or, le compositeur⁶ s'est senti appelé à emprunter un autre chemin et à introduire le chant à la place du mot, donc à l'assimiler davantage à un opéra. J'ai donc laissé à la disposition du compositeur le manuscrit entier. Il se met au travail avec une grande joie. Pour Sellner cependant il n'est plus question désormais que de mes autres tentatives qui se basent exclusivement sur le mot. Il y a là *Die Nachtwache*. Le thème sans cesse agité entre bourreau et victime. Ici le lien ombilical prend forme à l'instant même où se réveillent deux fusillés pas-tout-à-fait fusillés. Le jeu entre bourreau et victime, qui vient d'être vécu dans la plus grande atrocité, se poursuit au niveau le plus intérieur, cette fois-ci entre les deux victimes. Un cauchemar qui lève sa paupière dans une étable à vaches, qui brise tous les murs pour aller finir dans un univers invisible en lequel s'inscrit la langue de notre sang. Là aussi j'imaginerais le tout sous forme de pièce radiophonique. Ma dernière tentative dramatique enfin doit, dès qu'elle sera terminée, être d'abord remise à Sellner. Je lui en ai parlé et j'en joins une petite esquisse⁷.

Eh oui, cher Monsieur Andersch, ce sont là des tentatives pour rompre les peaux épaisses de ce monde et pour regarder dehors, comme dans les poèmes où j'ai tenté de transplanter le sujet « chasseur et chassés » jusque dans les yeux de la chienne où brûlent silencieusement les bûchers de la peur. C'est certain, peu nombreux seront ceux qui suivront jusque dans la dernière partie qui mène au-delà des frontières où mes morts aimés ont trouvé refuge — là il n'y aura plus que soupirs du silence !

Je vous écris tout cela, cher Monsieur Andersch, car j'ai senti dès le début que vous aviez une oreille qui sait écouter. J'ai été très touchée par mon élection comme membre de la « Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung » (cf. 114) et par les lettres de Karl Krolow et de Hermann Kasack. Il y a des joies qui sont comme des douleurs. Vous me comprendrez.

Votre Nelly Sachs

116 A Walter A. Berendsohn, Stockholm

Stockholm, le 30.10.57
Bergsundsstrand 23

Cher Walter,

Notre conversation téléphonique avait absolument besoin d'une suite, puisqu'elle n'a pu que rester bloquée dans son premier germe et que malheureusement je n'ai pas la langue déliée ni l'éclair illuminant dans la parole. Aussi j'écris, j'essaie par cette voie.

Tu parlais de la poésie moderne tel que Friedrich⁸ l'entend. Mallarmé donc et Perse dont l'édition allemande commence bien avec les mots de

6. Moses Pergament, *Abrams Erwachen oder Sehnsucht aus Durst* (texte de Nelly Sachs), 1^{er} acte 1966, 2^e acte 1973, jamais représenté à ce jour (1984).

7. Deux pages avec esquisses au sujet de *Simson fällt durch Jahrtausende* (qui porte ici encore le titre *Im Schlafleib*) sont jointes à la lettre.

8. Hugo Friedrich, *Die Struktur der modernen Lyrik*, Hamburg 1956.

Hofmannsthal sur les « individus créateurs... par la magie des mots et des rythmes »⁹.

Comme ils sont encore valables, les mots de Hofmannsthal, pour la situation actuelle de la poésie moderne. (Par ailleurs un éditeur connu m'a reproché également de me jeter directement dans la langue), mais à d'autres égards encore je me sens proche de cette aspiration pour laquelle rien, au fond, ne compte que de découvrir un univers secret et invisible ou que d'être, à tout le moins, autorisé à y frapper. Car ce qui doit importer, selon la belle expression de Klee¹⁰, c'est de rendre visible le secret. « Des vaches sont bien en train de paître au premier plan »¹¹ mais... p. 43 *Et nul ne sait comment continuer*. Tous, nous sentons bien qu'au fond, il ne s'agit pas de l'univers visible — pas du voyage dans la lune qui sera réalité sans doute déjà pour la prochaine génération — mais de choses bien plus à l'arrière-plan, du paysage du « Rien » ou de « Dieu », là où, du moins, tout ce qui part de la mort... s'inscrit¹² (p. 27).

J'ai essayé, en tant que femme, et en tant que j'ai été monstrueusement touchée par les horribles événements, d'exécuter, dans la dernière partie de mon nouveau livre, le thème « chasseur et chassés », de le suivre jusque dans l'univers de l'invisible, là où mes morts aimés ont trouvé refuge (cf. 115). Qu'il en reste seulement ici, sur les feuilles, un soupir silencieux que seuls quelques-uns entendront. Cette existence n'est pas, à mes yeux, un don qui vous est fait, elle a été vécue et perdue à chaque minute, je ne sais pas d'autre religion. Or, pour exprimer de telles choses, les mots perdent presque leurs habits, se tiennent nus, pour simplement briller¹³(p. 23). Jusque dans « les yeux de la chienne où brûlent silencieusement les bûchers de la peur »¹⁴. Il en va sûrement de même pour bien d'autres qui ont vécu en hommes et en poètes notre temps, ce temps que ne peut plus toucher un vocabulaire qui était approprié à d'autres temps. Les poètes Lorca, Neruda et l'italien Quasimodo en témoignent. Ils ont réussi à passer à travers le feu et à rapporter les mots pour les blessures — ils ont su les cueillir dans le secret lointain. Quiconque souffre et aime doit pouvoir s'abandonner jusqu'au dernier souffle ; pourvoir d'âme la poussière est une mission — trouver le mot — une grâce.

Ta Li

127 A Alfred Andersch, Tessin

Stockholm, le 4.7.58
Bergsundsstrand 23

Cher et très vénéré Monsieur Andersch,
Je viens tout juste de rentrer et mon plus grand désir serait que vous puissiez sentir, sans que j'aie à recourir aux mots, ce que je veux et ne peux

9. *Op. cit.*, p. 148.

10. La citation n'a pu être localisée. Toutefois, le livre de Paul Klee, *Im Lande Edelstein* (avec une introduction de Leopold Zahn), Baden-Baden 1952, se trouvait dans la bibliothèque de N.S.

11. Citation du poème « Verwunschen ist alles zur Hälfte » du cycle *Melusine*.

12. Épigraphe du poème *« In einer Landschaft aus Musik » du cycle **Und niemand weiß weiter*.

13. Variante du poème *« In einer Landschaft aus Musik » du cycle **Und niemand weiß weiter*.

14. « Immer hinter den Rändern der Welt » du cycle *Melusine*; cf. également 115.

qu'à peine dire. Je veux parler de votre exploit *Éli*¹⁵, car la radio suédoise nous a fait écouter votre bande.

Il y avait là quelques amis, dont l'attaché culturel de l'ambassade d'Israël et sa femme, deux personnalités hors du commun, il est, lui aussi, écrivain et a déjà commencé à traduire mes choses.

Jamais je n'aurais pensé que ce poème, si perpétuellement bâti de terre dans l'air, se prêterait à une adaptation pour la radio. Et voilà que tout y était — les bâtons des aveugles — le crâne dans l'herbe — le tilleul et le miel — les dents et le sable qui un jour fut torse. Il y a 15 ans que j'ai écrit cela, c'est né en même temps que *Dans les demeures de la mort*, je n'y pouvais plus guère toucher — et vous avez osé en tirer une émission.

Je n'ose même pas vous remercier, car à quoi bon dans ce cas — je ne fais que joindre quelques nouvelles choses¹⁶ que j'ai extraites pour vous des derniers poèmes.

L'attaché culturel israélien, le Dr. Horowitz, m'a dit à plusieurs reprises que curieusement, alors que je ne comprends pas un mot d'Hébreu, je puisais néanmoins mes paraboles aux racines de cette langue et qu'il n'y aurait presque rien à faire pour les traduire. C'est donc avec un nouveau courage que je reprends mes autres tentatives dramatiques, ne serait-ce que pour ouvrir une voie à ce qui se déverse par-dessus ma tête.

M. Wilimzig a admirablement ordonné les voix, employé aux bons endroits la musique et inséré lumineusement dans le tissu bien des éléments dont je n'aurais su que faire.

Portez-vous donc très, très bien, saluez s'il vous plaît votre femme de ma part et passez tous un bel été! Quand aurons-nous l'occasion de vous revoir ici, en Suède?

Votre Nelly Sachs

(Il se peut que j'aie déjà envoyé certaines des choses ci-jointes, pour la plupart elles sont toutes récentes et d'autres, plus anciennes, sont poussées vers d'autres possibilités car tout est venu comme une invasion.)¹⁷

136 A Johannes Edfelt, Rönninge

Stockholm, le 24.3.59
Bergsundsstrand 23

Cher, bon Johannes,

J'aurais préféré t'écrire tout de suite, dans mon grand désarroi, mais je savais que tu étais en voyage et moi-même je veillais ici jour et nuit près du lit d'une voisine malade à mourir — elle aussi jadis réfugiée solitaire, âgée de 83 ans — le souffle de la mort m'enveloppant donc de tous côtés.

15. *Éli* — émission par la radio de l'Allemagne du Sud, en mai 1958, à l'instigation de A.A.

16. i.e. 14 feuillets avec, sur chacun, un poème, en partie publiés dans *Fuite et métamorphose*, portant la dédicace : « Pour Alfred Andersch Nelly Sachs le 4 juillet 1958 après l'émission d'*Éli*! Extraits de : *An Stelle von Heimat — die Verwandlungen der Welt.* »

17. Ajout manuscrit.

Entretiens est sorti *Éli*, l'opéra composé par Moses¹⁸ qui lui a finalement apporté le succès dont il avait si grand besoin, et qui m'apporte à moi une souffrance sans limites. Lorsque les gens me disent maintenant : comment as-tu pu autoriser qu'on fasse d'un « Martyr » un opéra — alors je peux simplement répéter que j'ignorais que ça se passerait de la sorte, et que j'avais très envie que Moses trouve pour sa musique la matière qu'il désirait tant. En Allemagne — là encore j'avais déconseillé avec insistance à Alfred Andersch de faire une émission à partir de ce drame — or c'est lui qui m'a conseillé avec insistance de le faire — en Allemagne donc ils ont pris tant de soin de la parole, ils l'ont protégée pour qu'elle atteigne les gens, et ils ont refusé avec fermeté d'accorder une priorité à la musique sauf pour quelques thèmes. Moi-même, je leur avais proposé de s'adresser à Moses pour les chants du Shofar et pour la vieille chanson juive pour enfants — c'est au fond tout ce dont ils avaient besoin là-bas. Or maintenant : la mère chante la mort de l'enfant. Michael est confié à un jeune ténor héroïque — un compagnon cordonnier qui cherche un assassin et finit par le trouver, et qui éprouve pour conclure une espèce de triomphe quand celui-ci reçoit sa juste punition. Kajsa Rootzén a de surcroît interprété le personnage de Michael comme celui d'un vengeur dont la haine, tel un acide, fait que l'assassin se décompose.

Ce que tout le monde avait compris dans le drame — Michael en tant que l'un des serviteurs secrets de Dieu — un des 36 sur qui, selon la légende hassidique, repose le monde — cet envoyé secret, enveloppé dans la figure du cordonnier — comme il est écrit chez Isaïe : ses appelés secrets, le Seigneur les remet dans le carquois afin qu'ils demeurent dans l'obscurité — il ne traverse donc la légende que silencieusement, presque en chuchotant, afin d'opposer à l'assassin son éclat divin — tout ceci était noyé dans les sons. Ici, c'est seulement la face secrète de Dieu qui devait être opposée au Mal — alors que des deux côtés l'innocence — les enfants dans ce monde du désarroi — étaient les victimes.

Comme cette dimension métaphysique n'est jamais parvenue à s'illuminer à cause de la musique qui était en soi belle mais trop puissante — comme la cohésion a disparu — il a été possible d'interpréter une œuvre de réconciliation, ainsi qu'on l'a appelée en Allemagne, comme une œuvre de haine. J'ai joint à cette lettre, à l'attention de Madame Kajsa Rootzén, un extrait d'une émission de la radio de l'Allemagne du Nord¹⁹ au cours de laquelle le jeune poète allemand Hans Magnus Enzensberger dit : « Le philosophe Theodor W. Adorno a prononcé une phrase qui fait partie des jugements les plus sévères que l'on ait jamais porté sur notre époque : « Après Auschwitz il n'est plus possible d'écrire un poème ». Si nous voulons continuer à vivre, cette phrase, il faut la réfuter. Peu nombreux ceux qui le peuvent. N.S. en fait partie. Quelque chose de sauveur habite son langage. En parlant, elle nous rend, phrase par phrase, ce que nous ris-

18. *Eli*, opéra de Moses Pergament, texte de Nelly Sachs, création en mars 1959 à la radio suédoise.

19. Hans Mangus Enzensberger, *Nelly Sachs*. Émission créée le 13.2.1959, pour la série « Le portrait littéraire ».

quions de perdre : le langage. Son œuvre ne contient aucun mot de haine. Aux bourreaux et à tout ce qui nous met dans la connivence et la complicité vient le pardon, et nulle menace. A tous ceux-là, aucune malédiction ni vengeance ne s'appliquent. Il n'y a pas de langage pour eux. Les poèmes parlent de ce qui a visage d'homme : des victimes. C'est en cela que consiste leur pureté mystérieuse. C'est cela qui les rend inattaquables.»

Cher Johannes, ce n'est pas le malentendu que Kajsa Rootzén a enrobé dans de si horribles mots — il n'y a même rien du tout qui pourrait me faire souffrir personnellement. Mais j'ai eu d'un coup l'impression d'avoir endossé une lourde faute, lorsque j'ai accepté que l'on revête une chose si proche de l'indicible — que je m'étais efforcée de porter dans une sphère transcendante — d'une musique d'opéra. J'ignorais que l'on allait chanter — Moses avait toujours parlé de voix de récitants — j'avais pensé à une musique d'arrière-fond, et encore — comme l'avait fait Nono²⁰ là où l'on lisait les lettres du prisonnier du camp de concentration au premier plan, tandis que plus loin une musique chorale s'illuminait de temps en temps d'une lumière silencieuse. L'idée ne serait alors certainement venue à personne qu'il puisse s'agir là d'un témoignage de vengeance se déroulant à un niveau tout terrestre.

En Allemagne il a été diffusé l'année dernière comme drame de la Pentecôte, et l'écho dans la presse et chez les jeunes gens a été tel — que je n'ai pas regretté d'avoir donné mon accord. Ici, l'on pense à un drame de la vengeance — et on devait me rendre l'hommage de créer à Dortmund une fondation portant mon nom, et qui associerait Albert Schweitzer comme homme et moi en tant que femme. Et tous ces jeunes gens allemands et ces poètes qui sont venus ces dernières années me rendre visite ici. Tous ceux vers lesquels j'ai tenté de guider une jeunesse du même genre en Israël. Toute l'œuvre de ma vie trouvant sa source là : dans le fait qu'une personne des plus aimées, à l'époque des sept années sous Hitler, avait été suppliciée à mort et moi, pourtant, je n'avais pas perdu la foi : que notre mission sur cette terre soit de transir de douleur cette poussière, de la transpercer de lumière, que ce que nous accomplissons dans l'obscurité soit enregistré dans un univers invisible, que ce soit bon ou mauvais. Que savons-nous — qui marchons tous dans des secrets.

Ces jours-ci sort mon nouveau recueil de poèmes — les premiers exemplaires de *Fuite et métamorphose* sont déjà en route pour moi. Toi et Brita, vous serez des premiers auxquels je le confierai.

La tristesse d'avoir dû blesser Moses fait que je n'éprouve plus aucune joie des belles lettres que je reçois. Inge Scholl qui est directrice de la *Ulmer Hochschule für Gestaltung* m'a invitée (c'est la sœur de l'étudiant munichois Scholl exécuté par Hitler) en liaison avec la remise du prix de Littérature du *Kulturverband der deutschen Industrie* le 22 juin, à venir aussi chez elle faire une lecture de mes œuvres. J'ai cependant écrit aux Messieurs du *Kulturverband* que je recevais avec grande joie l'hommage qu'on me rend en me décernant ce prix, mais que je ne me sentais pas la force de

20. Luigi Nono n'a composé qu'en 1965 un oratoire qui prenait Auschwitz pour sujet. Il est possible que N.S. se réfère ici à «Il canto sospeso» (1956) sur des textes tirés des dernières lettres de résistants morts.

venir le recevoir personnellement en Allemagne — ne voudrais que déposer mes choses nées de la nuit pour aussitôt disparaître dans la nuit. Heureuse si quelqu'un les accepte.

Cher Johannes, je veux maintenant terminer cette longue lettre — je ne sais sûrement personne d'autre à qui j'aurais pu écrire tout ceci, car vous avez été mes premiers amis ici et vous le restez. C'est toi qui as le premier accepté mes tentatives — c'est toi qui as fait les merveilleuses traductions — toi et Brita, je vous salue et je vous remercie beaucoup, beaucoup de fois !

Ta Nelly

140 A Walter A. Berendsohn, Stockholm

Stockholm, le 25.6.59
Bergsundsstrand 23

Cher Walter,

Je viens de passer une nuit véritablement sans sommeil, et la raison en a été notre conversation téléphonique. Tu m'as fait tellement peur quand tu m'as raconté que tu cherchais des « renseignements » auprès de la municipalité sur quelques détails sans importance de l'époque de notre arrivée, etc. Je te prie de t'adresser à moi, je vis quand même ici et je t'ai toujours donné des renseignements dans la mesure où c'était indispensable pour quelque chose comme une introduction littéraire à mes livres. Car ton intention, c'est bien, pour autant que nous nous étions mis d'accord, de n'évoquer que le plus discrètement possible la ligne tragique qui traverse ma vie et mon œuvre. Ou alors à la manière du jeune poète allemand qui, s'excusant récemment d'avoir inséré dans son émission à la radio allemande²¹ quelques traits personnels touchant aux temps difficiles qui ont suivi la fuite, a déclaré : elle n'en parle pas — taisons-nous donc, nous aussi.

Cher Walter, je crois qu'il faut que je te le dise maintenant, j'aimerais mieux que tu renonces à faire ce livre²² si vraiment tu veux y faire entrer de force la sphère privée. Là-dessus je ne pourrais jamais donner mon consentement. Je suis d'ailleurs certaine qu'actuellement, ça n'intéresse pas l'éditeur²³ de faire un livre sur mon travail car il est loin d'être évident que, en fin de compte, mon œuvre y trouve une place bien à elle. Je te prie également de ne plus insister auprès du Dr. Felten. Je prendrai en main moi-même, lorsque je considérerai, le temps venu, mes affaires d'édition comme je l'ai toujours fait jusqu'à maintenant. Ce serait beaucoup mieux si c'était du côté des Allemands que l'offre venait — nous, Juifs, nous devons être le plus retenus possible. Tu auras bien compris la demande que, dans ma lettre du 22.1.1959, j'exprime comme je l'ai fait à maintes reprises : je tiens à disparaître derrière mon œuvre, je veux demeurer dans l'anonymat. Tu vois

21. Hans Magnus Enzensberger (cf. 136).

22. Le livre de W.A. Berendsohn, *Nelli Sachs*, n'a finalement été publié qu'en 1974, à Darmstadt.

23. Deutsche Verlags-Anstalt, sous la direction du Dr. Felten.

bien que je n'ai pas fait le voyage de Regensburg²⁴ ni ne participe jamais personnellement, de quelque façon que ce soit, à un colloque ni ne réponds à une invitation. Mes livres contiennent tout ce que tel ou tel voudrait savoir de ma vie — il se peut qu'il y ait des professions comme au cinéma ou au théâtre, où la jeunesse s'amuse à connaître les choses et les circonstances les plus intimes sur une personne — moi en revanche, je veux que l'on m'éclipse complètement — rien qu'une voix, un soupir pour ceux qui veulent tendre l'oreille. Une tragédie doit se traiter avec le moins de bruit possible — il ne faut jamais la couronner de choses non-essentiels. Il m'est arrivé de remettre à propos la main sur ton petit livre sur Hofmannsthal de 1920²⁵. S'il te plaît, relis ton avant-propos, tu y dis la même chose !

Si tu veux écrire pour mon œuvre ce genre de petite introduction qui cherche réellement à exprimer un cheminement littéraire et à faire voir comment ça a réellement explosé en moi, alors je ne m'y opposerai pas ; pourtant, et comme je l'ai déjà dit, je doute somme toute qu'un tel ouvrage soit utile et que tu trouves un éditeur, car je te demande du fond de moi-même de ne plus t'adresser à ce propos à la *Verlagsanstalt*²⁶ avant que moi-même j'aie réglé mes affaires avec eux. Il faut que l'initiative vienne de leur côté ! J'ai suffisamment souffert l'année dernière lorsque je ne suis pas intervenue dans un autre cas²⁷ et puis, c'était trop tard. Je te l'écris donc dès maintenant : renonce à toute recherche de renseignements, les explications dont tu pourrais avoir besoin, je veux bien essayer de te les donner, dans la limite de ce que je peux, au plus profond, admettre.

Réfléchis donc, cher Walter, si tu ne veux pas plutôt consacrer ton temps, ton travail et tes forces à d'autres choses, au lieu de faire quelque chose qui pourrait m'apporter de la souffrance et, à toi, nulle joie. Je suis heureuse que quelques personnes prennent en leur cœur le Mien. Ce sera à d'autres, après ma mort, de juger de ce qui mérite de subsister. Je veux, quant à moi, ma solitude !

Ta Li

141 A Alfred Andersch, Tessin

Stockholm, le 26.6.59
Bergsundsstrand 23

Oui, cher et vénéré Monsieur Andersch,

C'est une véritable douleur pour moi. Combien ne me suis-je pas réjouie de votre visite et de celle de votre femme, cet espoir m'a même fait vivre pendant ce début d'année qui a été pour moi particulièrement dur. Qu'ici on ne réponde pas n'a rien d'extraordinaire. On vous aurait certainement reçu avec grande vénération de tous les côtés. Sans parler du petit cercle de mes amis qui sont tous animés du désir de vous avoir parmi nous. Et à moi

24. La remise du prix qui lui fut décerné par le *Kulturkreis im Bundesverband der Deutschen Industrie* avait eu lieu le 7.7.1959 à Regensburg. (cf. 136).

25. W.A. Berendsohn, *Der Impressionismus. Hofmannsthals als Zeiterscheinung*, Hamburg 1920.

26. Cf. note 23.

27. Cf. 136.

maintenant de me blâmer terriblement de ne pas avoir traduit les articles²⁸ et de ne pas vous les avoir envoyés. Vous vous en êtes certainement inquiété. Il est évident que ces articles étaient positifs et que vous êtes l'Allemand dont on attend ici le plus. La raison pour laquelle je n'ai ni traduit ni envoyé est que malgré tout aucun des articles, à mes yeux, ne touchait juste et que j'ai toujours attendu le « Dagens Nyheter ». Or, bien que Edfelt y soit critique de poésie, il n'a pas obtenu que l'article d'un collègue spécialisé dans la prose allemande y paraisse. (Ça devait paraître en même temps qu'un article au sujet de mes traductions du suédois²⁹ qui datent de longtemps elles aussi.) Je me suis habituée depuis longtemps aux particularités de ce pays et de ses habitants et je n'attends plus jamais. Mais pour un étranger cela peut paraître étonnant. Je vais finalement traduire l'article du « Litterära Magasin »³⁰ et vous l'envoyer. Cet article est à peu près représentatif de la plupart des choses qu'on a pu écrire : très sensible, c'est la tentative d'un Allemand encore jeune de s'échapper des conventions — poétique et beau — mais on l'aurait souhaité plus radical. Ne connaît-on pas Andersch comme un porte-parole de l'avant-garde ? C'était comme ça et dans le même genre la plupart du temps.

Comme votre œuvre constitue pour moi, ainsi que *Justine* de Durrell³¹, un des éclaircissements qui vont le plus loin dans la profondeur de notre temps, je vous demande donc pardon de ne pas vous avoir envoyé la traduction de ces articles pourtant positifs et tout à fait bienveillants. Ne sais-je pas bien moi-même quel effort de souffrances infinies se cache derrière chaque mot qui a pour but de transir de lumière, de douleur, notre funeste époque, et combien cet effet a dépassé depuis longtemps les seules stades d'« expérimentation » et de « modernité ». Le Mien aussi volète çà et là tel un étrange oiseau effarouché, exposé à de multiples malentendus. Peut-être ont-ils raison ceux qui pensent que, depuis les temps les plus anciens, je prends le mot au mot, donc à l'image — le repentant se décompose littéralement en poussière, et celui qui s'évade rend, par sa douleur, transparents le rocher et la poussière, un autre encore débobine de son corps les longitudes et latitudes. Tout cela est tellement étrange aux yeux de la plupart — or, il faut bien que je fasse ce que je dois. Le Professeur Muschg m'envoie une si belle lettre et son livre³². C'est encore à vous que je le dois comme la plupart des choses qui m'aident à travailler et donc à vivre.

Cher Monsieur Andersch et chère Madame Andersch, je souhaiterais qu'un miracle puisse avoir lieu et que vous puissiez quand même venir ; en tout cas, même si cela ne doit pas se faire, ayez toujours le sentiment qu'ici, dans le Nord, il y a des amis qui désirent votre présence !

Votre Nelly Sachs

28. Parus à l'occasion de la publication de Alfred Andersch, *Drömmen om Sansibar* (Sansibar oder der letzte Grund), Stockholm 1959.

29. Johannes Edfelt, *Der Schattensfischer*.

30. Ilmar Laban, *Frihetsspel i det inre* (Jeu de liberté à l'intérieur), in : « Bonniers Litterära Magasin », p. 245, 1959.

31. Le livre de Lawrence Durrell, *Justine*, Hamburg 1958, se trouve dans la bibliothèque de N.S.

32. Cf. 142.